



« Poste restante » offre une expérience unique, en immersion, sur les traces des pilotes qui acheminaient le courrier à l'autre bout du monde.

## ON A TESTÉ | Décollez avec l'Aéropostale

Sylvain Merle

**ÉCARTER LE RIDEAU,** s'asseoir et ajuster la hauteur du tabouret, coiffer le casque audio et presser le bouton, décollage immédiat pour l'aventure. Derrière la vitre qui nous fait face, une miniature s'anime. Une place de Toulouse (Haute-Garonne), un carrousel tourne avec ses petits avions et les fenêtres de l'hôtel du Grand Balcon s'illuminent. C'est ici qu'ont pris l'habitude de séjourner les pilotes de l'Aéropostale, légendaire service par les airs établi dès 1918 dans la Ville rose.

Une aventure humaine que nous propose de revivre l'installation « Poste restante », imaginée par Cécile Léna – dont on avait déjà adoré le spectacle immersif « Radio Daisy » –, au Théâtre du Rond-Point (VIII<sup>e</sup>). Dans les oreilles, des moteurs d'avion, des bruits de train ou de pas dans la neige, une voix aussi, celle de l'acteur Thibault de Montalembert, disant les mots de Saint Exupéry : « Ce n'est pas la distance qui mesure l'éloignement. » Saint Ex, dont les textes ont popularisé les exploits de ces pionniers des cieux qui traversaient les mers, océans et déserts pour acheminer le courrier en Amérique du Sud via l'Afrique.

À Casablanca (Maroc), dans un cinéma sur l'écran duquel on assiste aux dernières heures d'un pilote qui s'est crashé ; à Saint-Louis du Sénégal, dans le patio d'un hôtel, dans l'angoisse du retour d'un ami alors que l'orage gronde ; à Mendoza (Argentine), encore, dans un salon où une radio s'allume et laisse entendre la voix de l'intrépide Adrienne Bol-

land, première femme à traverser la cordillère des Andes, Cécile Léna propose de s'évader au fil des sept escaliers et autant de scénographies immersives. Des capsules de quelques minutes – l'ensemble dure environ trois quarts d'heure – qui donnent à voir, entendre et ressentir par petites touches l'aventure que constituaient ces liaisons aériennes et dangereuses.

**À son tour, on prend place à bord d'un Broussard**

Glissé dans la pénombre, explorant du regard ces reconstitutions en maquettes, on se laisse immerger dans les riches ambiances sonores. À elles seules, elles emportent ailleurs. Dans le casque, des sons – verres qu'on trinque, machines à écrire, sonneries de téléphone – et puis des voix, celle de Thibault de Montalembert donc, mais aussi de Jacques Gamblin, et d'une dizaine de comédiennes et comédiens campant ces braves dont peu sont revenus.

En fin de parcours, à son tour, on prend place à bord d'un Broussard, dans une vraie carlingue montée sur vérins, équipée de deux écrans en guise de lunettes avant et vibrant au son du moteur... Les cadrans du tableau de bord s'illuminent, les aiguilles tournent, on décolle à nouveau, la sensation y est, nous voici au-dessus de la Méditerranée sur les traces de Saint Ex. Au-dessus des flots où il s'est abîmé, une rencontre marquante nous attend qui parachève ce moment suspendu. Instructif, magique et poétique. « Poste restante », jusqu'au 13 avril au Théâtre du Rond-Point (VIII<sup>e</sup>). Tarifs : de 10 à 18 €, réservation sur le site du théâtre.

Une exposition magnifique de 80 photos du chanteur a ouvert à la galerie MR8, dans le Marais. Avec des clichés inédits, dont ceux du Français Philippe Auliac.



# Un week-end à Paris

## ON A ADORÉ | Bowie dévoilé comme jamais

Valentine Rousseau

**DÉCEMBRE 1999,** Alcatraz de Milan. David Bowie monte sur scène avec 39 °C de fièvre. Le photographe Philippe Auliac saisit un moment unique qu'il nommera « The Mask ». Un geste de la main, simulant le retrait d'un masque, pour dévoiler l'homme derrière Major Tom ou Ziggy Stardust. « Bowie n'en pouvait plus de faire le show. Il était très solitaire. Il s'est formé au mime. C'est la seule fois où je l'ai vu faire ce geste. Retirer son masque pour montrer l'humain derrière. »

Philippe Auliac pose volontiers devant ce gros plan

fait découvrir le jazz, le rock, la littérature anglo-saxonne, lui a même offert son premier saxophone.

David Lawrence, fan de la star britannique, s'est spécialisé dans les récits d'exposition. Il aime tricoter une histoire, tirée de faits réels, à travers le regard d'un personnage. Auteur du « Monde selon Andy Warhol », des « Lettres imaginaires à Pablo Picasso » ou encore de « Marilyn Monroe : le Secret de l'Amérique », il s'est attaqué cette fois à un autre monument, en le racontant à travers la mode, le cinéma, la littérature, la musique ou encore la peinture.

**Blessures familiales**

À travers aussi, et surtout, la voix de ce frère qui l'a hanté. David n'ira pas à ses obsèques. Comme il n'était pas allé en 1972 à son mariage célébré



**C'était un homme hyper gentil, sensible, mais très abîmé par les addictions**

Philippe Auliac, qui l'a fréquenté durant une trentaine d'années





Paris (III<sup>e</sup>), le 21 mars.  
Le photographe  
Philippe Auliac a souvent  
immortalisé la star.

LP/OLIVIER COISSAN

avec Olga, rencontrée à l'hôpital où il était interné. « Il s'en voudra toute sa vie d'avoir abandonné son grand frère, c'était trop dur pour lui de regarder l'abysse de son passé », raconte Philippe Auliac.

Les textes sont sensibles et touchants. Ils donnent à voir l'icône sous le prisme de l'intime. « Tout ce qui est écrit est vrai, mais romancé. » David Lawrence a épluché pendant un an des livres, des interviews, des documentaires. On reste un moment devant une photo jamais exposée, prêtée avec cinq autres par un collectionneur suisse. David, enfant, pose devant sa mère droite comme un i, grimaçante, incapable de poser sa main sur l'épaule de son fils.

« Elle était très dure, proche du parti fasciste, et souffrait de troubles mentaux aussi, comme deux sœurs et son fils Teddy, commente l'écrivain. Cet entourage familial a hanté Bowie toute sa vie. Il avait très peur d'être atteint un jour de troubles psychiques. » On découvre également un portrait de son grand-père, soldat mort dans la Somme en 1918. D'une journée en famille à la plage. L'artiste « était un homme hyper gentil, sensible, mais très abîmé par les addictions. Il consommait deux li-

tres de vin par jour, deux paquets et demi de cigarettes, de la coke, se souvient Philippe Auliac. À la fin, plus personne ne voulait l'assurer pour ses concerts. »

### Une playlist de ses chansons préférées

Il a filmé Bowie lors de leurs déplacements. Dans un train, un hôtel, un ascenseur. Une séquence d'une minute trente de ces instants est diffusée à l'exposition. Une autre vidéo, du photographe Michel Had-di, montre l'artiste lors d'une séance photos à Los Angeles en 1994. Le nec plus ultra : la visite avec ses écouteurs ou son casque, pour savourer trois heures de playlist (sur QR code) de chansons écoutées par le chanteur. Roxy Music, Elton John, Alice Cooper, T. Rex, Lou Reed...

« Il était la star et moi l'ouvrier. Il ne faut jamais l'oublier et rester à sa place. Il a été façonné en partie par les majors du show-business. À chaque déclic de mon appareil, je m'appliquais à faire tomber le masque pour déceler le reflet de l'homme derrière l'image publique. »

Le photographe s'est passionné pour les rock stars en même temps que pour les trains. Le jour où il com-

mence son métier de conducteur de trains, la maison de disques RCA le contacte pour immortaliser Bowie. « J'avais sympathisé avec le personnel de RCA, dont je faisais le siège pour récupérer des photos. J'ai rencontré Bowie dans une gare en 1976, pour son album *Station to Station*. Il m'a mis sur une nouvelle voie. » Un destin magique. Leur amitié durera trente-cinq ans.

« David Bowie : Mr Jones' Long Hair », à la galerie MR8, 8, rue des Francs-Bourgeois (III<sup>e</sup>), jusqu'au 22 juin ; 80 photos grand format, dont une vingtaine d'inédites. Tarif : 18 €, 12 € (étudiants et plus de 65 ans), gratuit jusqu'à 12 ans.

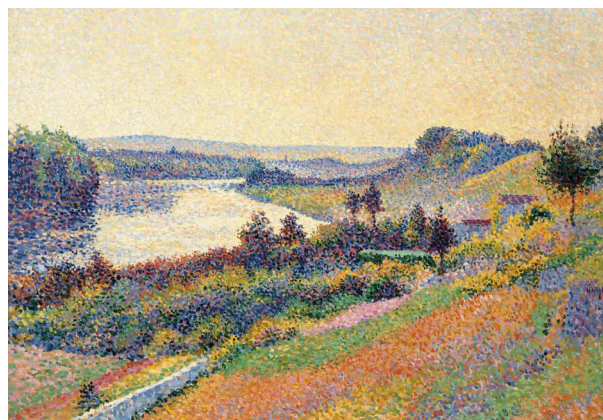


PHOTO RMN - HERVÉ LEWANDOWSKI

## ON A ADMIRÉ | Luce, calme et volupté à Montmartre

Yves Jaeglé

**IL FAUDRAIT** un César du meilleur second rôle chez les peintres aussi. Ces seconds couteaux des grands mouvements dont on connaît les noms, pas vraiment les œuvres, à part une ou deux vues de Saint-Tropez. Des artistes que l'on suit en pointillé... comme le pointilliste Maximilien Luce (1858-1941), qui profite de loin en loin des vagues produites par Signac et Seurat, maîtres du postimpressionnisme, aussi appelé divisionnisme ou pointillisme, mais comme un petit poisson dans le sillage des gros. Il nous restait à découvrir vraiment ce peintre qui joue enfin le premier rôle au musée de Montmartre, sa première rétrospective parisienne depuis 1983.

Il le mérite. L'enchaînement de salles, avec de nombreux prêts, dévoile une grande variété de motifs et de styles, et une colonne vertébrale : Luce est toujours resté fidèle à ses racines modestes, ouvrières. Il n'est pas ce paysagiste de jolis décors solaires que l'on pensait, même si ceux-ci réjouissent l'œil.

### Un peintre reporter

Anarchiste, il peint comme rarement le monde du travail, et les grands chantiers parisiens, tels que la construction du Sacré-Cœur. Luce documente par la peinture l'urbanisation galopante de Montmartre et de son « maquis ». Emprisonné quarante-deux jours pour ses activités d'illustrateur polémiste après une vague d'attentats anarchistes, le peintre en rapporte des croquis sur le vif. Ce dessinateur en noir et blanc, cloîtré entre quatre murs, s'avère aussi passionnant que le coloriste de la Méditerranée.

Plutôt connu pour ses paysages évoquant les toiles de Signac ou Seurat, Maximilien Luce était aussi un témoin engagé de la vie ouvrière.

Un peintre reporter qui raconte l'industrialisation du Nord, les aciéries, briqueteries et fonderies de Charleroi. Il en rapporte des images de nuit et de pyrotechnie saisissantes, peintre à la fois de la beauté industrielle et de la condition humaine. L'artiste fait son bonhomme de chemin, au sens littéral. Sans grands moyens, chargé de famille, il ne se déplace jamais très loin, mais profite de ses amitiés et relations pour faire le tour de France ou des zones frontalières.

Dur au mal, il ne cherche pas la jolie image, contrairement aux apparences. À Saint-Tropez, il ne masque rien de la lumière aveuglante, presque trop forte pour être supportée. En Bretagne, il se plaint... du beau temps. « Le pays est très épatant, malheureusement il y fait trop beau, j'aurais bien voulu voir la Bretagne avec du mauvais temps, il me semble que cela doit avoir beaucoup plus de caractère », écrit-il à son ami Signac.

Le divisionniste a pris la tangente. Ce néo n'aimait pas l'avant-garde. Il a mis depuis longtemps un point final à ses petits points. Il vénérat l'impressionnisme historique, pas le cubisme annoncé par Cézanne. À la fin de sa vie, il élit son paradis, Rolleboise, un village près de Mantes-la-Jolie (Yvelines). Dans les années 1920, il peint une Île-de-France édenique, avec ses vraies petites îles, ses baignades dans la Seine. Un bonheur paysan, ouvrier, que Maximilien Luce brosse en sympathisant, lui qui vient de là. Sans idéalisation, nostalgie ou passéisme. « Maximilien Luce : l'Instinct du paysage », au musée de Montmartre (XVIII<sup>e</sup>), jusqu'au 14 septembre. Ouvert tous les jours de 10 heures à 19 heures. Tarifs : de 10 à 15 €.

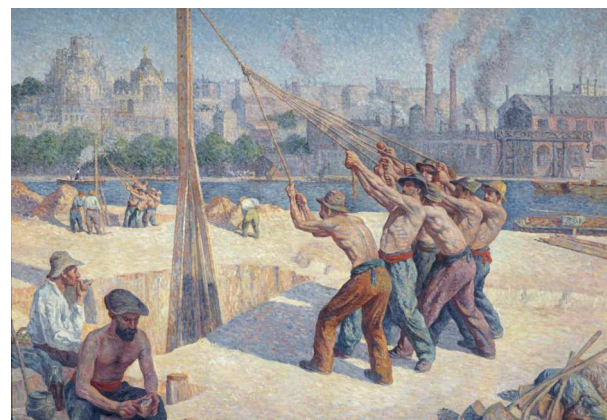


PHOTO RMN - HERVÉ LEWANDOWSKI